

vembre 1820 : on verra bientôt avec quel titre et dans quelles circonstances il devait y rentrer.

IV

Guerrero, contre lequel le vice-roi envoyait Iturbide, qui plus tard devait être président de la république, et finir d'une manière si tragique, était un des derniers de ces chefs, improvisés par la révolution de 1810; dans sa jeunesse il avait été bouvier; comme tant d'autres ce grand événement l'entraîna : il se jeta parmi les indépendants. Il avait paru et s'était distingué dans presque tous les combats qu'ils livrèrent. En dernier lieu, lorsque l'héroïque Mina avait été fusillé et que les Espagnols, stimulés par cet avantage avaient redoublé d'ardeur pour écraser les restes de l'indépendance, il s'était jeté dans les montagnes du sud, non loin des plages brûlantes de l'océan Pacifique; avait ramassé là quelques hommes dispersés, et continuait de résister avec succès à toutes les attaques dirigées contre lui.

Cette résistance avec des moyens si disproportionnés avait été la source d'une foule d'actions extraordinaires : une entre autres qui s'était accomplie dans

les défilés de la Misteca avait rendu son nom populaire. Dans une marche nocturne, Guerrero, à la tête de cent quarante Indiens seulement, hommes à moitié nus, au corps cuivré, n'ayant pour armes que des couteaux emmanchés dans de longs bâtons, débouchait sur le sommet d'un plateau escarpé; tout à coup il aperçoit au bas de cette position des lueurs qui se détachent en sillons rougeâtres au milieu des ténèbres. Étonné, il donne à un de ses hommes l'ordre d'aller en reconnaître la cause. L'Indien, protégé par l'obscurité, se glisse comme une bête fauve jusqu'à la base de la montagne; puis au bout de quelques instants, il remonte annoncer à son chef que ces lueurs proviennent d'un campement espagnol, dressé en cet endroit pour toute la nuit. Guerrero qui comprend que l'ennemi ne se doute pas de son voisinage, ne balance pas à tenter un de ces hardis coups de main qui lui sont familiers; il fait rapidement ses dispositions et descend en silence. Les royalistes qui ne comptaient pas moins de quinze cents hommes, et ne redoutaient aucune attaque immédiate, n'avaient pris aucune des précautions usitées en pareil cas : aucune de leurs sentinelles ne veillait aux alentours.

Guerrero et ses Indiens pénètrent jusqu'au milieu du camp endormi sans éveiller un seul soldat, étei-

gnent les feux qui brûlent encore, puis envahissent les tentes en poussant des cris formidables. Les Espagnols réveillés en sursaut, glacés d'effroi par ces cris qui semblent moins appartenir à des hommes qu'à des bêtes sauvages, ignorant à quel nombre d'ennemis ils ont affaire, se dispersent dans toutes les directions ou luttent au milieu des ténèbres, d'une main mal assurée. Plusieurs sont égorgés. Guerrero et sa bande en possession d'un camp abondamment fourni sans avoir perdu un seul des leurs, font un immense butin, et au point du jour remontent sur leurs hauteurs chargés de dépouilles.

Tel était l'homme contre lequel on envoyait Iturbide. Mais celui-ci, comprenant de quel appui pouvait être pour ses projets un auxiliaire de cette trempe, était bien éloigné de suivre les ordres du vice-roi. A peine sorti de Mexico, il expose ses idées aux officiers de son régiment qui s'y rallient avec enthousiasme, et les soldats suivent bientôt cet exemple. Poursuivant sa route vers le sud, il réunit à lui quelques autres corps disséminés dans divers cantonnements, et quand il arrive à Dula, il compte déjà 2,430 hommes. Il fait demander une entrevue secrète à Guerrero qui s'y rend : le chef de bande séduit par ses idées et par son éloquence se joint à lui avec ses guerrillas.

Tous deux se rendent à Iguala¹, et le 20 février 1821 Iturbide levant le masque, promulgue dans cette ville son fameux programme, connu sous le nom de plan d'Iguala qui doit enfin résoudre ce problème de l'indépendance dont depuis dix ans la Nouvelle-Espagne, baignée de sang, cherche en vain la solution. Avant de le publier il l'avait communiqué en secret aux principaux chefs indépendants, et avait reçu d'eux la promesse de l'appuyer.

A peine ce programme est-il connu que toutes les opinions s'y attachent comme au moyen terme qui doit les concilier : leur unanimité prouve l'excellence et l'opportunité de l'idée d'Iturbide. Son nom se trouve enveloppé d'une immense popularité, et l'épithète de *conciliateur* lui est prodiguée par tous. Bientôt cependant le mouvement en sa faveur devient général ; un grand nombre de villes donnent leur adhésion au plan d'Iguala : le colonel Bustamente soulève pour son compte Guanajuto ; le général espagnol Celestino Negrette passe à lui ; Vicente Filizola et Collados insurgent Zitaquaro. Au milieu de ces événements, son armée se grossit considérable-

¹ Le plan d'Iguala, — plan essentiellement de conciliation et qui dénote dans Iturbide, une véritable capacité d'homme d'état, — était divisé en vingt-quatre articles. Les principaux prononçaient l'affranchissement de la Nouvelle-Espagne sous Ferdinand VII, ou tout autre membre de la famille royale qui de-

ment; il lui donne le nom d'armée des *Trois-Garanties*, — l'union, l'indépendance, la religion, bases elles-mêmes du plan d'Iguala.

Espérant que le vice-roi devait être ébranlé par l'unanimité de ces mouvements, Iturbide lui proposa de sanctionner son programme de conciliation; Apodaca n'y répondit que par la mise à prix de sa tête et par une amnistie pour tous les insurgés; il se hâta en même temps de rassembler toutes les forces royales pour les opposer à l'armée des *Trois-Garanties* qui s'avancait avec son chef sur la capitale.

Le parti royaliste si puissant dans le Nouveau-Monde, quelques années auparavant, n'avait plus alors à son service que 5,500 hommes environ : encore étaient-ils mal intentionnés.

Au moment de partir ils se mutinèrent; le peuple se joignit à eux, et le résultat de cette sédition militaire fut la déposition d'Apodaca et l'élévation du maréchal Novella au commandement politique et militaire : la dernière heure de la domination espagnole était sonnée, puisqu'à la faiblesse ses défenseurs ajoutaient la désunion.

Il prit alors le titre d'empereur. La nation mexicaine était indépendante, par ses lois et par sa constitution, de la métropole. — Tous les indigènes étaient aptes aux emplois publics. — Les députés devaient être élus dans la proportion de un sur cinquante mille habitants.

Sur ces entrefaites arriva au Mexique le général O'Donojou, envoyé d'Espagne.

Le gouvernement de la métropole qui ne connaissait point encore toute l'étendue de l'embrasement allumé par sa rigueur dans sa plus belle colonie, commençait déjà à se repentir de son inflexibilité et jugea prudent d'accorder aux créoles quelques concessions. Le général O'Donojou qui s'attendait à trouver l'autorité espagnole encore puissante dans le Nouveau-Monde, comprit en face de l'état actuel des choses, combien étaient dérisoires les ordres dont il était porteur. Avisant que le seul moyen de conserver à Ferdinand VII la Nouvelle-Espagne était de donner aux concessions qu'il apportait des bases plus larges, il n'hésita pas à outrepasser ses pouvoirs : Iturbide était le seul chef avec lequel il pût traiter sans déroger à la dignité de son mandat, il lui fit proposer un arrangement basé sur le plan d'Iguala, sauf ratification des Cortès espagnoles.

Iturbide accepte : c'est la reconnaissance implicite de son programme. Le 24 août un traité est signé à Cordova entre les deux généraux, par lequel Ferdinand VII est appelé au trône, à la condition de respecter fidèlement l'indépendance; en cas de refus de sa part le trône doit être offert à son frère D. Carlos, et en attendant l'élection du souverain, le pouvoir

exécutif est confié à un conseil de régence, espèce de junte provisoire composée de cinq membres. Iturbide est le premier, les trois autres sont ses créatures.

La junte tint sa première séance le 15 septembre 1821 : ses premières décisions furent de nommer le promoteur du programme d'Iguala généralissime de toutes les forces du nouvel État et grand amiral de la flotte mexicaine. Un article du traité de Cordova ouvrait les portes de Mexico à l'armée des *Trois-Garanties* que devaient évacuer alors les derniers restes des armées royalistes. Le 28 septembre, Iturbide, à la tête de 16,000 hommes, fit son entrée dans la capitale; le peuple se pressait avec enthousiasme sur les pas de son cheval; des monceaux de fleurs qui tombaient de chaque fenêtre jonchaient les rues où il passait, et les cris de *libérateur* étaient l'expression de l'ivresse populaire. Dans la nuit de cette journée, la junte dressa officiellement l'acte de l'indépendance, décerna de grands éloges à Iturbide dont l'habileté avait obtenu cet important résultat sans verser une goutte de sang, et lui accorda, à titre de récompense nationale, un million de piastres et vingt lieues carrées de terre.

V

La fortune abandonnait tout à fait les Espagnols : peu de temps après le général O'Donojou, le seul membre du conseil de régence véritablement attaché aux intérêts de la métropole, mourut. Bientôt les députés nouvellement élus se réunirent; le congrès se déclara en permanence, et, de concert avec la junte, prit une part active dans les affaires du pays.

Suivant l'usage, la victoire ne tarda pas à amener la division parmi les vainqueurs : plusieurs partis se formèrent, entre autres le parti démocratique. Iturbide vit ces tendances avec effroi; les événements précédents et leur heureuse issue avaient élevé son ambition : il aurait pu jouer en ce moment dans sa patrie un rôle presque semblable à celui de Washington dans la sienne; ses efforts auraient peut-être contribué à établir un gouvernement fort et stable, mais la nature n'avait pas formé son âme assez désintéressée pour se dévouer au service de la chose publique sans autre salaire que le spectacle de sa prospérité. Cette couronne offerte tour à tour à tant de têtes commençait à éveiller en lui des idées de convoitise.

Une hostilité cachée, suite de cette différence de sentiments, ne tarda pas à se déclarer entre lui et une partie du congrès; la haute position qu'il occupait dans le gouvernement, avait éveillé déjà les inquiétudes de quelques députés. Ces dispositions ne tardèrent pas à se traduire en effets visibles : à tort ou à raison le congrès déposa trois des cinq membres de la régence; il ne laissa qu'Iturbide et un autre : celui-ci était son ennemi personnel. Dès lors la pensée d'un coup d'État pénétra dans l'esprit du promoteur du plan d'Iguala; il comprit que l'étendue de ses services arrêta seule ses adversaires, et qu'ils n'hésiteraient plus lorsque le temps viendrait à en voiler le souvenir. Ses officiers d'ailleurs l'encourageaient dans ses idées ambitieuses; l'armée était à lui, et partout où il se montrait, le peuple le saluait d'acclamations enthousiastes.

Dans l'histoire de ces grands ambitieux qui ont aspiré à l'autorité suprême, il se rencontre toujours une assemblée, un sénat, un corps délibérant, qui fait la faute de les pousser dans une impasse où ils sont alors forcés de jouer le tout pour le tout. La fraction républicaine du congrès mexicain, commit cette maladresse : elle proposa une loi qui devait établir l'incompatibilité entre le pouvoir exécutif et un commandement militaire. Ceci était évidemment

à l'adresse d'Iturbide, membre du Conseil de régence et généralissime des forces du nouvel Etat; tout annonçait que la loi allait passer; le choix entre son commandement militaire ou ses fonctions civiles allait être sa seule alternative. Il résolut de prévenir cette mesure désastreuse pour son ambition. Une circonstance qui lui parut d'heureux augure vint le confirmer dans ce projet : on apprit à cette époque à Mexico que les Cortès espagnoles avaient refusé de sanctionner le traité de Cordova.

Les Mexicains devaient donc renoncer à la chimère d'un souverain étranger, incapable de comprendre leurs nouveaux intérêts; ce refus des Cortès était la continuation de la lutte avec l'Espagne : dans cette crise tous les citoyens ne devaient-ils pas se rallier autour de l'homme de guerre qui avait déjà donné tant de preuves de courage et de prudence? Les créatures d'Iturbide dans l'armée, dans le congrès, tous ses partisans furent avertis de se tenir prêts à agir.

VI

Le 18 mai 1822, au soir, de gros nuages noirs qui couraient dans un ciel bas, le vent qui soufflait par rafales, les éclairs qui fendaient les nues à intervalles

rapprochés, tous les symptômes enfin d'un orage violent et prochain avaient rendu les rues de Mexico désertes; les *azoteas* (terrasses) des maisons, où les habitants accablés de la chaleur du jour, viennent à cette heure respirer la fraîcheur de la soirée, étaient solitaires. Un grand nombre de soldats, sous la conduite d'un sergent du régiment de Coluya, nommé Pio Marcha, se répandirent alors au dehors en criant :

« Vive Augustin I^{er}, empereur du Mexique!! »

A ce cri, d'autres soldats sortirent des casernes et vinrent seconder les premiers instruments de ce mouvement, la populace désœuvrée, les *leperos* se joignirent à eux : bientôt toute la ville retentit des mêmes clameurs; mais aux abords des maisons occupées par les députés républicains, elles prenaient un caractère particulier de menace.

Le lendemain 19, de grand matin le congrès est convoqué; tous les députés ne s'y rendent pas : les partisans d'Iturbide qui ont le mot en cela, déclarent que le général doit venir à l'instant s'expliquer au sein de l'Assemblée, et ils lui dépêchent un message.

Iturbide s'y rend accompagné de quelques officiers; la force armée et la populace étaient à leur poste. Aussitôt que sa voiture sort de son palais, d'immenses clameurs la saluent : des officiers subalternes,

des soldats, des gens du peuple, comme saisis d'un enthousiasme subit, détachent les chevaux, s'attèlent à la voiture qu'ils traînent jusqu'au palais National où le congrès tient ses séances.

Iturbide y pénètre avec une partie de son escorte.

Les échos retentissent des cris mille fois répétés :
« Vive Augustin I^{er}, empereur du Mexique! »

Alors les députés, comme s'ils voyaient dans le trouble et dans les rumeurs du peuple une éclatante manifestation de la volonté nationale, mettent aux voix la question de la royauté d'Iturbide.

Quatre-vingt-quatorze contre soixante-dix-sept se prononcent pour la royauté.

Iturbide rentre dans son palais accompagné des mêmes manifestations enthousiastes qui ont accueilli sa sortie. Cette scène est une copie du 18 brumaire : dès cet instant nous verrons Iturbide s'efforcer d'imiter Bonaparte dans tous ses actes.

Les provinces vinrent ajouter leurs adhésions au vote du congrès, et le 1^{er} juillet 1822, le héros d'Iguala était couronné, avec une pompe inouïe, dans la cathédrale de Mexico!

VII

Il est facile, à la fin des révolutions, quand les esprits lassés d'agitations, dégoûtés de mouvement, n'aspirent qu'au repos, d'asseoir un trône; mais au commencement, quand tout est en ébullition, que l'ivresse du changement est encore au fond des âmes, c'est impossible. Iturbide devait bientôt en faire l'épreuve.

A peine déclaré empereur, il avait institué le grand ordre de *Guadalupé* (espèce d'ordre de la Légion-d'Honneur); il s'était formé une maison impériale à l'instar de celles des royautés de l'Europe : les courtisans affluaient dans son palais, en un mot il avait une cour.

Ces pompes, qui ne lui donnaient ni force ni solidité, absorbèrent une partie du trésor; le parti républicain un moment déconcerté ne tarda pas à relever la tête, fit de ce luxe un texte d'agression, et en persuada aisément l'inutilité à ceux qui payaient l'impôt. Quelques actes de violence, commandés par la situation, commencèrent à aliéner les esprits au nouvel empereur.

Il avait fait arrêter, au mépris de leur inviolabilité,

plusieurs députés qui s'étaient trouvés en désaccord avec lui; par ses ordres un convoi de deux millions de piastres partant de Mexico pour la Havane avait été saisi, sous prétexte qu'il appartenait à des Espagnols. Divers ambitieux groupés autour de lui qu'il n'avait pu satisfaire, allèrent grossir cette portion de population toujours mécontente, toujours prompte dans ce pays au changement.

Cette versatilité dans les choses politiques est un des traits distinctifs des peuples de l'Amérique espagnole; la stabilité, suite du principe monarchique, est incompatible avec leur turbulence : aussi la république est-elle la forme de gouvernement qu'ils préfèrent, et que l'on voit établie maintenant partout chez eux. Cette forme s'adapte à leur inquiétude, et, si elle ne fait pas la félicité générale des citoyens, elle permet à un grand nombre d'entre eux les joies de l'ambition. Ces changements de pouvoirs, qui font la surprise des peuples européens, ne sont pour eux que des incidents ordinaires.

Le mécontentement que les Mexicains commençaient à laisser éclater envers Iturbide était moins causé par quelques illégalités que par la lassitude déjà d'une forme de gouvernement antipathique à leurs instincts.

De nouveaux tiraillements vinrent empirer la si-

tuation; on oublia les services passés de celui qui occupait le pouvoir : le plan d'Iguala, le traité de Cordova trouvèrent d'amers contradicteurs.

A la fin d'octobre 1822, le nouveau souverain méditait un second coup d'Etat : il en était arrivé à ne plus pouvoir gouverner avec le congrès qui un peu plus de trois mois auparavant l'avait élevé à l'autorité suprême; le 30 octobre, à la suite d'un conseil secret, il le cassa et le remplaça par une junte de quarante-cinq membres. Cette mesure apporta une nouvelle agitation dans les esprits, et la fatalité devait bientôt la changer en révolution.

Dans ce temps-là commandait à Vera-Cruz un jeune colonel nommé Santa Anna : il avait été un des premiers à se prononcer pour Iturbide qui, à son avènement à l'empire, l'avait comblé de bienfaits. Néanmoins il venait de commettre une grave insubordination qui appelait sur lui la sévérité des lois militaires : invité à se rendre à Mexico pour expliquer sa conduite, il y répondit en soulevant son régiment, et en proclamant la république. Les troupes qui se trouvaient cantonnées dans les environs de Vera-Cruz suivirent ce mouvement; un célèbre chef de bandes, Guadalupe Vittoria, qui n'avait pas reconnu l'élection du 22 juin, se joint avec ses guerrillos aux *prononcés*.

Iturbide envoie aussitôt le général Echavarri; ce-

lui-ci bat d'abord les rebelles : cette sédition militaire va être étouffée, mais la fatalité veut qu'Echavarri se rende à une entrevue secrète que lui a fait demander Santa Anna : persuadé par l'éloquence du jeune général, il passe de son côté. Le vainqueur embrasse la cause du vaincu.

Les trois généraux révoltés forment un triumvirat, publient la Convention de Casamata (1^{er} février 1823) par laquelle l'élection de l'empereur est annulée, le Mexique déclaré en république, et le congrès, dissout illégalement, appelé à se réunir de nouveau!

Les auxiliaires leur arrivent de toutes parts : la province de Puebla imite celle de Vera-Cruz. Iturbide n'ose marcher en personne contre les révoltés : craignant de laisser la capitale en proie aux menées du parti républicain il reste, et se borne à envoyer d'autres généraux.

Il se passa alors des scènes étranges qui rappellèrent celles de la Rome de la décadence, quand ces empereurs d'un jour, élevés par le caprice des légions, voyaient se ranger du côté de leurs compétiteurs les troupes qu'ils envoyaient pour les combattre. Les généraux d'Iturbide, au moment de livrer bataille, appelés à grands cris par leurs anciens compagnons maintenant dans les rangs adversaires, ou-

blièrent leur devoir et embrassèrent le parti des *prononcés*.

Iturbide sort enfin de Mexico, et s'avance à la rencontre de l'ennemi; mais l'esprit de faiblesse et d'indécision qui semble empreint dans tous ses actes depuis qu'il est empereur, vient le saisir : au lieu de combattre il négocie, il entre en pourparler avec les généraux révoltés. Ceux-ci, qui sentent que l'opinion publique est pour eux, ne consentent à une amnistie qu'à la condition qu'il rétablira immédiatement le congrès.

Cette demande fut accordée. Les concessions dans de pareilles circonstances sont fatales aux souverains : preuves de faiblesse elles suscitent de nouvelles exigences.

Cet empereur de six mois ne tarda pas à en acquiescer la dure expérience. Le congrès auquel il rendait l'existence se déclara incontinent contre lui; les provinces adhéraient maintenant à la Convention de Casamata avec un empressement pareil à celui qu'elles manifestaient naguère en faveur de son élection; ses troupes, sentant qu'il n'y avait plus dans leur chef cette force morale dont les masses ont l'instinct désertaient son camp.

Iturbide, seul, sans appui, n'eut bientôt plus à sa disposition que cette dernière ressource des rois qui

veulent sauver leur liberté et les suprêmes épaves de leur splendeur passée : l'abdication !

Le 20 mars 1823, il se démet de la royauté; le congrès lui accorde en retour la vie sauve, la garantie de ses biens et la faculté d'aller vivre en Italie avec une pension annuelle de 25,000 piastres (100,000 fr.).

Il inspirait désormais si peu de crainte qu'il obtint sans peine la permission de séjourner encore quelque temps à Mexico, pour mettre ordre à ses affaires avant son départ pour l'Europe.

Le 11 mai une garde d'honneur l'accompagna à Antigua où l'attendait un brick qui devait le transporter à Livourne.

VIII

Un peu plus de trois mois après ces événements, par un jour de septembre où le soleil se plongeant dans la Méditerranée, faisait miroiter l'azur de ses eaux, où la radieuse transparence de l'atmosphère laissait distinguer quelques îles qui se détachaient en noir sur la ligne de l'horizon, comme des oiseaux marins au repos sur la vague, un homme se promenait sur une petite plage, à quelques lieues de Livourne.